

Ce poète qui fut mon professeur

par Jean-Luc Allouche

- 74 -

J' avais lu, de lui, en mes années adolescentes, *l'Été indien*, *Poème du retour*, *Moisson de Canaan*, surtout. Pour être précis, « nous » avons lu ces poèmes, cénacle de jeunes boutonneux, la tête enfiévrée de lyrisme et, plus que tout, d'un désir ardent, sioniste si l'on veut, de retrouvailles avec une terre, Israël, que la plupart d'entre nous ne connaissaient pas. Pas encore. Et dont il décrivait si bien la splendeur.

1967. 5 juin. Le jour de mon bac. On comprendra que je passais l'épreuve l'esprit ailleurs. Loin du lycée parisien. Bien sûr, je ratai l'examen, ayant rendu copie blanche dans la majorité des matières. Pressé de retrouver mon transistor pour suivre les batailles dont je ne doutais pas qu'elles fussent décisives pour l'avenir de mon peuple, bien que mon professeur de philo, attentive à mes émois et à mon agitation du mois de mai de cette année-là, m'eût soufflé : « Allouche, il n'y aura pas de deuxième Auschwitz. Consacrez-vous d'abord à votre bac... »

Et certes, il n'y eut pas de second Auschwitz. La suite est connue.

1968. Après une année en Sorbonne agitée par le monôme petit-bourgeois de mai, je pus enfin réaliser mon vœu : rejoindre Israël. Là, je découvris la grâce du campus de Guivat-Ram, à Jérusalem, après les sombres amphithéâtres et les couloirs obscurs de Paris. Inscrit en hébreu et en histoire, je prolongeais aussi mes études de lettres classiques entamées en France. Au département de français, régnaient alors des professeurs en majorité d'origine roumaine, sauf que Claude Vigée en était l'un des plus beaux fleurons.

Qu'on s'imagine un jeune homme féru d'un poète le découvrant soudain comme son maître... Ses cours étaient didactiques, précis, mais souvent empreints d'une fièvre qui n'était que le prolongement de son propre bouillonnement intérieur. Il avait une manière inoubliable de détacher les mots, de les rouler dans sa bouche, de les disséquer, jouant souvent sur les étymologies. Sous sa crinière déjà blanche, son visage émacié reflétait, à mes yeux,



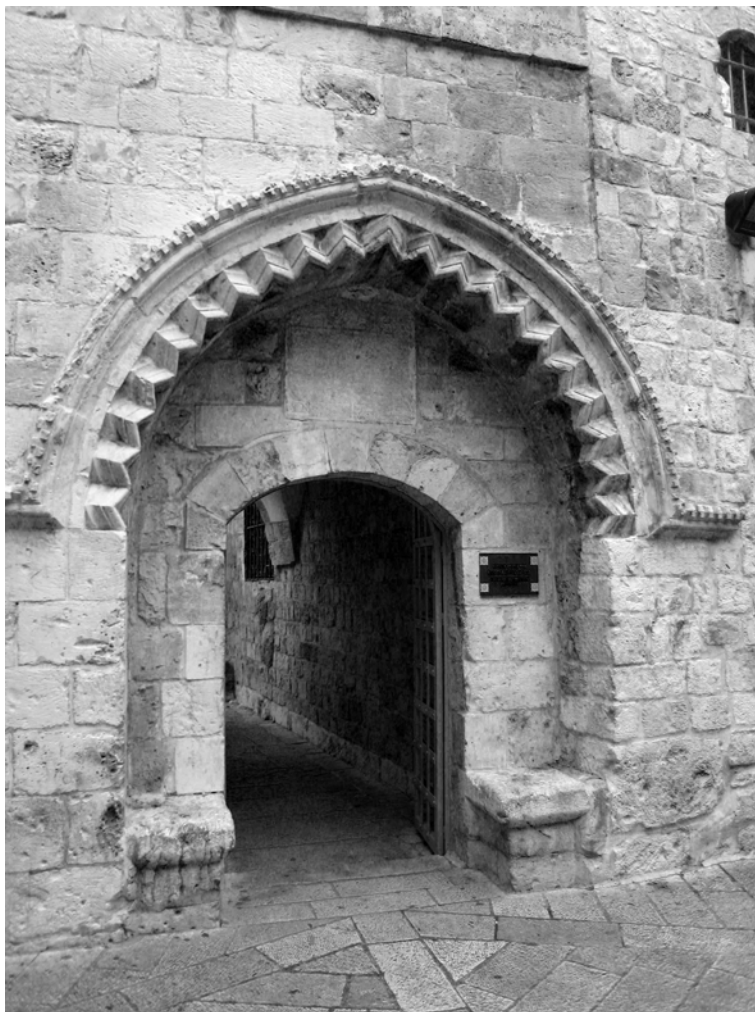
le masque du poète.

Un jour, pris de je ne sais quelle audace, je lui demandai : « Comment écrivez-vous ? » (Les jeunes gens ont souvent de ces questions naïves.) Et lui, avec un sourire sarcastique de répondre : « Tout le temps, même la nuit, quand je me lève pour pisser, j'ai des bouts de papier dans mon pyjama pour y coucher quelques mots. » Les poètes pissent donc, aussi.

Une autre fois, je lui confiais avoir beaucoup aimé *le Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell. « Quoi, cette littérature de bazar ? Vous avez mieux à faire... », m'avait-il coupé. Les poètes peuvent désespérer, aussi.

« *Ce chant, qui est le feu du cœur, l'arbre de vie...* », comme écrit Claude Vigée, je l'ai porté longtemps en moi, qui fus, à l'en croire, « l'un de ses meilleurs étudiants et des plus paresseux ». Le chant du poète m'a aidé à aimer ce que j'aimais déjà : la littérature, le souffle de l'écrivain, ses interrogations, ses tâtonnements. Il avait réussi à transmuier la fade routine des études en somptueuse fête de l'esprit, parfois à même la pelouse du campus.

Ce poète qui fut mon professeur m'a enseigné la légèreté irréductible et tragique de la vie.



peut être

- 76 -

